

L'article « *Le bolchevisme comme problème moral* » fut publié en décembre 1918 dans l'organe du cercle Galilée, Szabad Gondolat (Libre Pensée). Comme l'on sait, Lukacs a adhéré au PC hongrois quelques jours à peine après la parution de cet essai contre le bolchevisme. Certains militants du parti seront fort étonnés de ce tournant et de la rapidité avec laquelle Bela Kun et la direction du PCH acceptèrent le nouveau venu et attribueront des responsabilités importantes à « l'anti-bolchevique » de la veille<sup>1</sup>.

Quelques semaines plus tard Lukacs, « converti » au bolchevisme, écrit Tactique et éthique, qui constitue la réponse communiste à ses hésitations morales dans Szabad Gondolat.

Comme nous avons essayé de montrer ci-dessus (chap. I) « *Le bolchevisme comme problème moral* » constitue le point ultime du dualisme néo-kantien chez Lukacs, de l'opposition rigide et sans compromis entre le devoir-être et l'être. C'est un écrit éminemment « transitoire », qui refuse le bolchevisme tout en étant attiré par sa « force fascinante », et qui doit être envisagé surtout comme étape décisive dans l'évolution idéologique de Lukacs, même s'il essaye d'esquisser une conception politique cohérente et autonome.

Il est fort probable que les critiques de Lukacs envers le bolchevisme étaient directement ou indirectement inspirées par Ervin Szabo, qui prônait dans un article publié en juin 1918 dans Szabad Gondolat le principe éthique absolu selon lequel « la lutte pour des fins pures ne saurait tolérer des moyens impurs », et qui manifestait, auprès de ses proches amis, des réserves et craintes au sujet de la politique du pouvoir soviétique. Ces critiques étaient aussi étroitement liées à la problématique éthique de l'essai de Lukacs sur l'idéalisme progressiste.

### György Lukacs

A bolsevizmus mint erkölcsi probléma (Le bolchevisme comme problème moral) Szabad Gondolat, décembre 1918, réédité dans Litvan GYÖRGY, SZUCS LASZLO, A Szociologia első magyar műhelye. Valogatos, Budapest, Tarsadalmotymdományi Könyvtor, Gondolat, 1973, vol. II.

Nous ne prétendons pas nous occuper ici ni des possibilités de la réalisation pratique du bolchevisme, ni des conséquences utiles ou nuisibles de son éventuelle accession au pouvoir. Indépendamment du fait que l'auteur de ces lignes ne se sente pas du tout compétent pour trancher ce genre de problème, il semble opportun toutefois, afin de pouvoir poser clairement la question, de faire complètement abstraction de la réflexion sur les consé-

1. Cf. J. LENGYEL, *Visegrader Strasse*, Berlin, Dietz Verlag, 1959, p. 140.

quences pratiques : la décision est — comme en toute question importante — de nature éthique, dont la clarification immanente, justement du point de vue de l'action pure, est la tâche actuellement primordiale. D'une part, cette façon de poser la question est justifiée par le fait que l'argument le plus souvent employé dans la discussion autour du bolchevisme, à savoir si la situation économique et politique est suffisamment mûre pour sa réalisation immédiate, nous mène *a priori* vers un problème insoluble ; à mon sens il ne peut jamais y avoir une situation telle que nous puissions la reconnaître *en toute certitude et à l'avance : la volonté*, qui se donne pour but la réalisation immédiate et à n'importe quel prix, est partie intégrante de la situation « mûre » au moins autant que le sont les conditions objectives. D'autre part, la reconnaissance du fait que la victoire du bolchevisme pourrait éventuellement anéantir de grandes valeurs culturelles et civilisatrices, ne peut jamais être un contre-argument décisif pour ceux qui l'adoptent pour des raisons éthiques ou historico-philosophiques. Ceux-là prendront connaissance du fait même avec ou sans regret, mais se rendant compte de son caractère inévitable, ils ne changeront rien — à juste titre — au but fixé. Car ils savent qu'un tel bouleversement de valeurs d'envergure mondiale ne peut se produire sans l'anéantissement d'anciennes valeurs et leur volonté, tendue vers la création de valeurs nouvelles reconnaît en elle-même suffisamment de forces pour compenser largement l'humanité à venir de la perte des autres.

Il semblerait qu'après cela, et pour un socialiste sérieux, il ne pourrait même plus y avoir de problème éthique, la décision en faveur du bolchevisme ne faisant plus de doute. Car si l'immaturité des conditions, l'anéantissement des valeurs ne comptent pas pour obstacles essentiels, le problème se pose probablement ainsi : il y a une possibilité pour réaliser nos convictions *immédiatement et sans le moindre compromis* ; peut-il être bon socialiste celui qui, à ce moment-là, nous propose encore de réfléchir, d'attendre quoi que ce soit, bref, qui nous parle de compromis ? Et lorsque, face à cela, un non-bolchevik se réfère au principe de la démocratie que la dictature de la minorité exclut par nature et consciemment, les disciples de Lénine, suivant en cela une des déclarations de leur chef, réagissent en écartant du nom et du programme de leur parti jusqu'au terme même de démocratie, et se déclarent tout simplement communistes. La possibilité même de poser le problème éthique dépend alors de la manière dont on décide si la démocratie fait partie seulement de la tactique du socialisme (comme instrument de combat pour la période où il est minoritaire, pendant qu'il lutte contre la terreur légalisée et illégale des classes oppresseuses), ou bien elle en est une partie intégrante au point qu'on ne peut pas la supprimer sans que toutes ses conséquences éthiques et historiques ne soient d'abord clarifiées. Parce que, dans le dernier cas, pour tout socialiste conscient et responsable, la rupture avec le principe de démocratie serait un problème éthique très grave.

Rares furent ceux qui eurent assez de discernement pour séparer la philosophie de l'histoire de Marx de sa sociologie. Aussi, on ne se rendit souvent pas compte que les deux points cardinaux du système, la lutte de classes et l'ordre socialiste appelé à supprimer les classes et toute oppression, aussi étroite que soit leur interdépendance, ne sont pas les produits de la même démarche conceptuelle. La première, une constatation faisant époque de la sociologie marxienne, à savoir que l'ordre social a toujours existé et

que nécessairement il a toujours eu une force motrice, est un des plus importants principes de base des véritables liens composant la réalité historique. L'autre est le postulat utopique de la philosophie de l'histoire de Marx : un *programme éthique* pour un monde nouveau à venir. (L'hégélianisme de Marx, qui a trop tendance à placer les éléments différents du réel sur le même plan, a contribué à estomper cette différence.) Donc, la lutte de classe du prolétariat, appelée à amener ce nouvel ordre social, en tant que lutte de classe, ne contient pas encore le nouvel ordre lui-même. Du seul fait de la libération du prolétariat supprimant l'oppression de classe capitaliste, ne découle pas plus la destruction de toute oppression de classe qu'elle ne découlait de l'achèvement des luttes libératrices et victorieuses de la classe bourgeoise. Sur le plan de la seule nécessité sociologique, cela signifiait seulement le changement de la structure de classe, la transformation de l'ancien opprimé en oppresseur. Pour que cela ne se reproduise pas, pour qu'arrive enfin l'ère de la vraie liberté ne connaissant ni oppresseur ni opprimé, la victoire du prolétariat est, bien entendu, une condition préalable indispensable — car elle permet la libération de la dernière classe opprimée — mais elle ne peut être qu'une condition préalable, un fait négatif. Pour que s'accomplisse cette ère de liberté il est nécessaire, au-delà des simples constatations de faits sociologiques et des lois (dont il ne peut pas découler) de *vouloir* ce nouveau monde : le monde démocratique. Cependant, cette volonté — justement parce qu'elle ne découle d'aucune constatation de fait sociologique — est un élément si essentiel de l'optique socialiste, qu'elle ne peut en être écartée sans le risque de faire écrouler tout l'édifice. Car c'est cette volonté-là qui fait du prolétariat le porteur de la rédemption sociale de l'humanité, qui en fait la classe messie de l'histoire du monde. Et sans le pathos de ce messianisme, la marche triomphale sans exemple de la social-démocratie eût été inconcevable. Et si Engels voyait dans le prolétariat l'héritier de la philosophie classique allemande, il le fit à juste titre, car ainsi se changea enfin en action l'idéalisme éthique de Kant et Fichte qui supprimait tout attachement terrestre et qui voulait arracher de ses gonds — métaphysiquement — l'ancien monde. Ainsi seulement a pu devenir action ce qui n'était chez eux que pensée ; ainsi a pu se diriger droit vers le but ce qui, chez Schelling, s'écarta de la voie du progrès par l'esthétique, et chez Hegel par la théorie de l'Etat, pour devenir en fin de compte réactionnaire. Quoique Marx ait construit ce processus historico-philosophique à la manière hégélienne (*List der Idee*)<sup>1</sup>, à savoir que c'est en luttant pour ses intérêts de classe immédiats que le prolétariat arrivera à libérer le monde de tout despotisme, à l'instant de la décision — et cet instant est là — il devint impossible de ne pas voir la séparation entre la réalité empirique aride, et la volonté éthique, utopique, humaine. Et alors apparaîtra si le rôle rédempteur du socialisme consiste réellement à être le porteur à la fois soumis et volontaire de la rédemption du monde — ou bien s'il n'est simplement qu'une enveloppe idéologique d'intérêts de classe réels, qui ne se différencient d'autres intérêts de classe que par leur contenu, et pas par la qualité ni par la force morale. (Les théories libératrices de la bourgeoisie

1. En allemand dans le texte. En réalité l'expression de Hegel est *List der Vernunft*, « la ruse de la Raison ».

du XVIII<sup>e</sup> siècle proclamèrent et crurent également à la rédemption du monde, par exemple par la libre concurrence ; mais le fait qu'il ne s'agissait alors que d'une idéologie construite à partir des intérêts de classe, ne fut découvert qu'en pleine révolution française — au moment de la décision.)

Par conséquent, si l'ordre social ne connaissant pas l'oppression de classe — la social-démocratie pure —, n'était qu'une idéologie, alors il n'y aurait pas lieu de parler en ce moment de problème moral, de dilemme moral. Le problème moral apparaît précisément par le fait que pour la social-démocratie, le vrai but final de toute lutte, décidant de tout et couronnant tout, se trouve en ceci : le sens final de la lutte du prolétariat est de rendre impossible par la suite toute lutte de classe, de créer un ordre social tel que celle-ci ne puisse plus apparaître, même sous forme de pensée. Voici donc devant nous, séduisante par sa proximité, la réalisation de ce but, et c'est de cette proximité même que naît le dilemme éthique. Ou bien nous saisissons l'occasion pour réaliser ce but, et alors nous nous placerons obligatoirement sur le terrain de la dictature, de la terreur, de l'oppression de classe ; il nous faut remplacer la domination des classes précédentes par la domination de classe du prolétariat, en croyant que — Satan expulsé par Belzébut — cette dernière domination de classe, par nature la plus cruelle et la plus ouverte, se détruira elle-même et détruira avec elle toute domination de classe. Ou bien nous tenons à ce que le nouvel ordre social soit réalisé avec des moyens nouveaux, avec les moyens de la vraie démocratie (car la vraie démocratie n'existait jusqu'ici que comme exigence, elle n'a jamais existé en tant que réalité, pas même dans les Etats dits démocratiques), mais dans ce cas nous risquons d'arriver à ce que, la grande majorité de l'humanité ne voulant pas encore ce nouvel ordre social pour aujourd'hui même, et nous-mêmes ne voulant pas disposer d'elle contre son gré, nous devons attendre, enseigner, répandre la foi dans l'attente, jusqu'à ce que l'humanité, disposant enfin d'elle-même et libre de sa volonté, fasse naître l'ordre voulu depuis longtemps par ceux qui en étaient conscients, pour qui c'était la seule solution possible. Le dilemme éthique vient du fait que chaque attitude recèle en elle la possibilité de crimes effroyables et d'erreurs incommensurables, mais ils devront être assumés en toute conscience et en toute responsabilité par celui qui se sent obligé de choisir. Le danger que présente la deuxième position est parfaitement clair : il s'agira de la nécessité — provisoire — de collaborer avec des classes et partis qui ne sont d'accord avec la social-démocratie que sur certains buts immédiats mais qui restent hostiles au but final de celle-ci. La tâche est alors : trouver une forme telle à cette collaboration, qu'elle soit possible sans que la pureté de l'objectif, sans que le pathos de sa volonté de réalisation, perdent quoi que ce soit de leur essence. La possibilité d'erreur et de danger se trouve dans le fait qu'il est très difficile, presque impossible de dévier du chemin *droit et direct* de la réalisation d'une quelconque conviction, sans que cette déviation ne se charge d'une certaine autonomie, sans que le ralentissement intentionnel de la cadence de réalisation n'agisse sur le pathos de la volonté. Le dilemme, devant lequel l'exigence de la démocratie place le socialisme, est un compromis externe, qui ne doit pas devenir un compromis interne.

La force fascinante du bolchevisme s'explique par la libération qui résulte de la suppression de ce compromis. Mais ceux qui sont envoûtés par

cette possibilité ne sont peut-être pas toujours conscients des responsabilités qui leur incombent dès lors. Leur dilemme devient alors le suivant : peut-on atteindre ce qui est bon par des procédés mauvais, peut-on atteindre la liberté par la voie de l'oppression ? Un monde nouveau peut-il naître, alors que les moyens pour le réaliser ne diffèrent que techniquement des moyens détestés et méprisés, à juste titre, du monde ancien ? Il semble qu'on pourrait se référer dans ce cas à la constatation faite par la sociologie marxiste, à savoir que tout le déroulement de l'histoire a toujours consisté dans la lutte des opprimés et des oppresseurs, et c'est en cela qu'il consistera toujours ; que même la lutte du prolétariat ne peut se soustraire à cette « loi ». Mais si c'était vrai, alors — comme nous l'avons déjà dit — tout le contenu spirituel du socialisme, en dehors de la satisfaction des intérêts matériels immédiats du prolétariat, n'aurait été qu'idéologie. Et ceci est impossible. Et parce que c'est impossible, on ne peut pas ériger une constatation de fait historique en pilier du vouloir moral, de la volonté de construire le nouvel ordre social. Il faut alors accepter le mal *en tant que* mal, l'oppression *en tant qu'*oppression, la nouvelle domination de classe *en tant que* domination de classe. Et il faut croire — et c'est véritablement *credo quia absurdum est* — que de cette oppression ne naîtra pas une nouvelle fois la lutte des opprimés pour le pouvoir (pour la possibilité d'une nouvelle oppression), et ainsi de suite une série infinie de luttes éternelles sans but et sans raison, mais au contraire, que l'oppression se supprimera elle-même.

Le choix entre les deux attitudes est donc, comme pour toute question d'ordre moral, une question de foi. Pour un observateur au regard perçant mais dans ce cas précis peut-être superficiel, si tant de vieux socialistes éprouvés refusent la position bolchevique, c'est parce que leur foi dans le socialisme en serait ébranlée. J'avoue ne pas y croire. Car je ne crois pas qu'il faille plus de foi pour le « brusque héroïsme » de la décision bolchevique, que pour la lutte lente, apparemment moins héroïque, et pourtant chargée de responsabilités profondes, la lutte qui travaille l'âme, longue et pédagogique, de celui qui assume jusqu'au bout la démocratie. La première attitude permet à chacun de garder — quel qu'en soit le prix — la pureté apparente de sa conviction immédiate, alors que dans la deuxième, cette pureté est sacrifiée sciemment pour que, tout en se sacrifiant soi-même, on puisse réaliser *la social-démocratie dans sa totalité* et non pas seulement un de ses aspects, un de ses fragments détachés de son centre. Je répète : le bolchevisme repose sur l'hypothèse métaphysique suivante : le bien peut sortir du mal, et il est possible, comme le dit Razoumikhine dans *Raskolnikov*<sup>1</sup> d'arriver en mentant jusqu'à la vérité. L'auteur de ces lignes est incapable de partager cette foi, et c'est pourquoi il voit un dilemme moral insoluble dans la racine même de l'attitude bolchevique, alors que la démocratie — croit-il — n'exige de ceux qui veulent la réaliser jusqu'au bout consciemment et honnêtement, qu'une renonciation surhumaine et le sacrifice de soi. Et pourtant, bien que cette solution exige une force surhumaine, elle n'est pas insoluble dans le fond, comme l'est le problème moral posé par le bolchevisme.

(Trad. Rita KISS et Martha DUFOURNAUD.)

1. *Raskolnikov* : titre allemand du roman *Crime et châtiment* de DOSTOÏEVSKY.